

force mines prétentieuses et ridicules ; vous vous êtes donné la peine de préparer avec vos blanches mains *quelque chose* pour les braves camarades... Je parie que ni eux ni moi n'avons jamais été servis par si jolie vivandière !

Les gendarmes applaudirent par un gros rire respectueux à ce madrigal de caserne, et entrèrent dans la cuisine, où on les entendit bientôt choquer bruyamment leurs verres.

XVIII

Cependant le soleil était couché, et aucun bruit ne s'élevait encore du maquis. Madame Bianchi avait repris son poste à la fenêtre, et son agitation allait croissant.

—Ma tante, murmura Thérèse avec désespoir, il est donc vrai ? Si, par bonheur, notre ami échappait au danger de ce combat, il serait arrêté, emprisonné comme un criminel, jugé, condamné peut-être ? Oh ! c'est affreux !

—Oui, c'est affreux ! répéta la vieille dame ; ces collets jaunes vont faire manquer le duel, l'occasion de le recommencer ne se présentera peut-être plus... Une si belle vengeance, que j'ai mis vingt ans à préparer !

—Ma tante, reprit Thérèse, suivant toujours son idée, pendant que madame Bianchi était absorbée par la sienne, si nous envoyions quelqu'un pour prévenir les adversaires ?

—Y pensez-vous, mademoiselle ? il faut que ce duel ait lieu... il le faut... et nous pouvons espérer encore. Mais qui vient là ? demanda-t-elle brusquement en entendant marcher dans le corridor.

Thérèse courut vers la porte, en espérant celui qu'elle attendait, c'était Charles Labeccio, pâle, défait, et s'appuyant contre la muraille pour pouvoir marcher. Mademoiselle Bianchi, émue de pitié, s'avança pour soutenir le pauvre malade ; mais la tante ne put réprimer un mouvement d'humeur,

—Eh ! monsieur Duvert, demanda-t-elle, est-il sage de quitter votre chambre ? Que désirez-vous ? Une affaire grave nous occupe, etc...

—Excusez-moi, madame, dit Charles en se laissant aller sur un siège, j'ai profité du moment où la femme qui me garde s'est endormie... Je voulais vous parler... Oh ! mon Dieu, est-il temps encore d'éviter un grand malheur ?

—De quel malheur parlez-vous ? dit madame Bianchi d'un air de mépris. Est-ce donc un malheur pour un homme de risquer sa vie dans une cause qui intéresse l'honneur de son nom ?

—Mais si celui qui expose sa vie pour cette cause n'y était réellement pas intéressé ?

—Que signifie, monsieur, une telle plaisanterie ?

—Cela signifie, madame, que votre parent, le fils de votre frère, à qui revenait de droit le soin de cette vengeance, le véritable Charles Labeccio enfin, est là devant vous, et que la personne chargée de soutenir cette querelle est un étranger, un ami de votre malheureux neveu.

—Vous mentez ! vous mentez ! s'écria impétueusement madame Bianchi ; ce jeune homme a encore le délire de la fièvre, continua-t-elle en s'adressant à sa nièce.

—Et cependant, ma tante, il vous a dit vrai, murmura timidement Thérèse.

—Quoi ! vous aussi, vous osez soutenir ?... Mais c'est impossible... Pourquoi cette substitution ? Comment cet autre jeune homme eût-il accepté par pur dévouement... ?

—Cette substitution, madame, dit Charles avec mélancolie, avait pour but d'empêcher que votre malheureux éloignement pour moi ne nuisit aux intérêts de mon père, menacé d'une ruine prochaine.

—Et M. Paul Duvert, ajouta Thérèse, s'est jeté dans cette périlleuse entreprise parce qu'il m'aime, et parce que je le lui ai ordonné.

La vieille dame les regarda tous les deux avec des yeux flamboyants.

—Vous, un Labeccio ! s'écria-t-elle en s'adressant à Charles, vous, le descendant de tant d'hommes de résolution et de courage ! Non ! non ! cela n'est pas, ou si vous êtes réellement de

cette noble famille, vous l'avez déshonorée, car vous êtes un lâche !... Oui, un lâche ! puisque vous avez souffert qu'un autre exposât sa vie pour vous, qu'un autre employât le mensonge pour vous acquérir des avantages dont vous étiez indigne.

—Ma tante, avant de m'accabler du poids de votre colère, songez à la position affreuse dans laquelle je me trouvais, songez à la maladie subite...

—Que m'importe maintenant cette vengeance ! reprit madame Bianchi sans l'écouter ; que m'importe que le sang de notre ennemi soit versé, si ce n'est pas Charles Labeccio qui l'aura fait couler ! Je ne puis accepter le dévouement de cet étranger ; s'il venait à succomber, il nous laisserait des remords à tous... Non, je ne dois pas souffrir que ce duel ait lieu, il faut envoyer quelqu'un au maquis, engager M. Duvert à revenir... et laisser sur le nom de Labeccio une tache ineffaçable.

—Vous vous trompez, madame, dit Charles avec chaleur ; obtenez que ce combat soit remis. Avec des soins, la maladie qui m'accable cessera bientôt peut-être, et alors je défendrai l'honneur de mon nom, je vous le jure ! Mais empêchez que ce duel ait lieu aujourd'hui, empêchez que Paul Duvert ne puisse être victime de son courage.

—Eh bien ! dit Thérèse, puisque c'est moi qui ai poussé votre ami dans cette terrible affaire, c'est à moi de l'en tirer... Je vais me rendre au maquis... j'appellerai, je crierai, il reconnaîtra ma voix, et peut-être...

Une détonation lointaine, et qui se prolongea au milieu du calme de la campagne, lui coupa la parole.

—Il est trop tard ! dit madame Bianchi.

—Il est mort, peut-être ! s'écria Thérèse en tombant à genoux ; mon Dieu ! ayez pitié de lui.

Un long et solennel silence suivit cette exclamation. Les assistants prêtaient l'oreille pour saisir le bruit d'une seconde explosion du côté du maquis ; ils n'entendirent autre chose que le cliquetis des verres et les rires des gendarmes dans la pièce voisine.

—Oui, l'un des deux adversaires a succombé, dit enfin madame Bianchi lentement ; on n'a tiré qu'un seul coup.

—Quoi ! s'écria Charles avec désespoir, ma fatale étourderie aura-t-elle eu de si terribles suites ? Thérèse, Thérèse, pourquoi n'avez-vous pas laissé partir ce malheureux Paul ?

—Espérons encore, murmura la pauvre fille, qui peut-être elle-même n'espérait plus.

—Et dire, s'écria madame Bianchi avec une sorte de rage, que la mort de l'un des deux adversaires, quel qu'il soit, aura été inutile pour l'honneur de notre nom ! Vous devrez compte du sang versé par votre faute, Charles Labeccio.

—Charles Labeccio ! voilà notre affaire, reprit une voix avinée dans la cuisine ; allons, camarades, laissons là nos verres... C'est pour le bien du service. Notre homme est arrivé.

En même temps, Sénèque et ses hommes, chancelants et à demi-ivres, entrèrent dans la salle en traînant pesamment leurs armes. Le caporal s'approcha de Charles, le regarda un moment, et partant d'un éclat de rire, dit à ses camarades :

—Hein ! comme ça vous a une mine, les gaillards ! qui viennent de faire un mauvais coup ! Ceux-là, ja les reconnaîtrais entre mille, moi ! Cependant celui-ci n'a pas l'air méchant ; c'est un monsieur comme il faut ; aussi du respect et de la convenance, si c'est possible.

—Ah ! ça, jeune homme, continua-t-il en s'adressant à Charles tout ébahi, nous avons donc tué Marliani ? Le vieux coquin était un peu coriace, n'est-ce pas ? Maintenant, mon petit ami, il ne faut pas vous faire prier... vous allez nous suivre, n'est-ce pas ? Nous marcherons doucement, je vous le promets. Vous conviendrez, madame, ajouta-t-il en se tournant vers madame Bianchi, qu'on ne peut mettre plus de politesse à la chose ?

Madame Bianchi, parfaitement indifférente au sort de son neveu, ne dit pas un mot pour expliquer aux voltigeurs corses